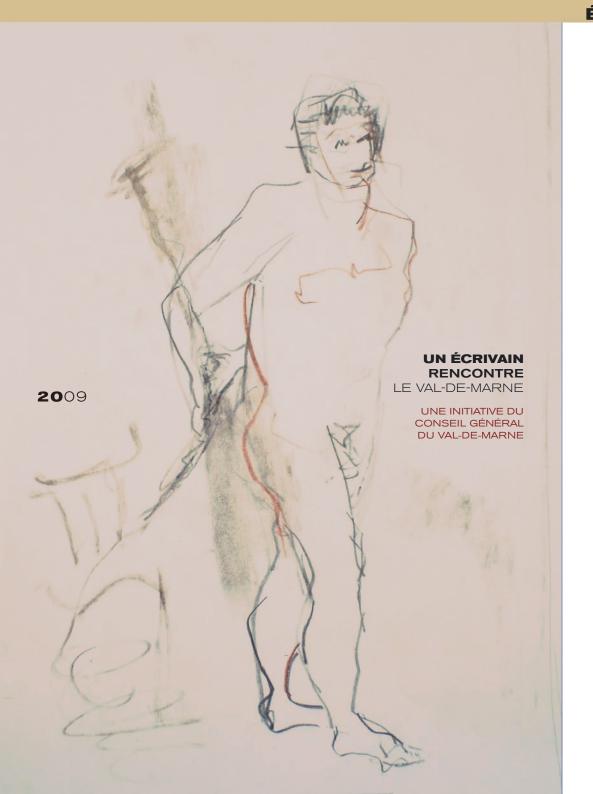
ENFER ADOMICILE

UN ROMAN DE NICOLE SIGAL





ENFER ÀDOMICILE UN ROMAN DE NICOLE SIGAL





ÉDITORIAL PAGE 7

CHRISTIAN FAVIER, PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE

PRÉFACE PAGES 9 À 24

CLAUDE BER

BIBLIOGRAPHIE PAGE 25

NICOLE SIGAL

EXTRAITS PAGES 27 À 53

ENFER À DOMICILE, LE ROMAN DE NICOLE SIGAL

ÉCRIRE EN VAL-DE-MARNE PAGE 56

LA COLLECTION

Une artiste plurielle invitée d'Écrire en Val-de-Marne



CHRISTIAN FAVIER

PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE

econnu et apprécié par les lecteurs, les médias, et aussi bien sûr par les écrivains, les éditeurs, et les professionnels du livre dans notre département, « Écrire en Val-de-Marne », dispositif d'aide à la création littéraire, participe utilement de la grande chaîne du livre.

C'est particulièrement le cas en ces temps où se pose avec acuité le devenir des circuits indépendants du livre dans un contexte marqué par une diminution des aides publiques d'État.

De l'intime aux faits de société, des regards critiques aux passeports pour l'imaginaire et aux exercices de style, les choix opérés donnent lieu chaque fois à des échanges passionnants et parfois passionnés entre créateurs, lecteurs et professionnels du livre, confrontations qui contribuent à faire de la lecture publique dans notre département un vecteur essentiel d'une culture vivante.

Je me réjouis à plus d'un titre de voir Nicole Sigal venir compléter la liste des auteurs dont les ouvrages — plus d'une vingtaine à ce jour — constituent la collection d'« Écrire en Val-de-Marne ».

L'originalité et la force d'« Enfer à domicile », publié aux Editions de l'Amandier, résident notamment dans une écriture aux confins de la dramaturgie et du romanesque, ce qui n'a pas manqué de susciter l'intérêt des acteurs du spectacle vivant à l'occasion de la sortie de son livre.

Une belle opportunité de croisement des modes d'expression qui se traduira par la lecture d'une des pièces de Nicole Sigal au Théâtre de Saint-Maur, et la présentation publique d'« *Enfer à domicile* » à «Gare au Théâtre», que je remercie de sa collaboration.

Romancière et auteur de théâtre donc, mais aussi comédienne et peintre, Nicole Sigal saura sans nul doute captiver un large public.

Le thème de son roman ne manquera pas de retenir l'attention de notre Observatoire de l'Égalité hommes/femmes...

CLAUDE BER



CLAUDE BER,

Ecrivain,
Directrice de collection,
Présidente de Carrefour des Écritures
et du Jury Forum Femmes Méditerranée UNESCO
Agrégée de Lettres,
chargée de cours à Sciences Po

Nicole Sigal Le théâtre du roman

La Famille Aimé Ed. de l'Amandier Vies parallèles Ed. de l'Amandier Enfer à domicile Ed. de l'Amandier

uand j'ai lu le premier livre de Nicole Sigal, La Famille Aimé, j'ai aussitôt aimé les « Aimé »! La famille et le livre. Le regard de l'auteure entré tendresse et ironie. Sa façon de manier en même temps la litote, le non dit et l'exagération. Sa fantaisie aussi. En somme un regard particulier, à la fois aigu et sensible, explorant le quotidien de la vie et l'intimité de la psyché.

Sur trois livres, c'est une même exploration, qui va rétrécissant l'ouverture du champ. D'abord une famille entière, puis le rapport entre un père et une de ses filles, qui se remémore parallèlement son adolescence, puis un personnage de femme aux prises avec la douleur du désamour. Très différents, ces trois romans constituent aussi trois moments d'un ensemble, avec des personnages qui reviennent, des pans d'histoire commune arrêtée à des temps différents et regardée sous des angles distincts. Aussi, même si chacun constitue un tout en lui-même, est-il intéressant de les rétablir dans la perspective chronologique et temporelle qui dessine les fragments d'une sorte de saga impossible, qui se défait au fur et à mesure qu'elle se narre.

Une saga fragmentée

La Famille Aimé, raconte l'origine. Installe l'origine. L'histoire ne résume jamais un livre. Et encore moins celle de La Famille Aimé, où il n'y a pas à proprement parler de récit sauf par éclats ni même au prime abord des personnages mais

des voix. Des voix qui se succèdent en courts monologues enchevêtrés, où le lecteur ne reconnaît pas immédiatement qui parle de la mère, du père, des filles ou du seul fils. Du moins au début. C'est que la famille est un tout. Où tous s'appellent Aimé. Fusionnelle, une, la famille Aimé.

Puis des personnages se dessinent, habitent et habillent ces voix qui monologuent, qui se décrivent et décrivent les autres recomposant peu à peu le puzzle et l'histoire. Celle d'une mère « fragile » qui s'est, comme elle dit « retrouvée chez les fous » à force d'étudier, d'un père à la fois rieur et mutique sur ses sentiments, absorbé tout entier par la pêche à la ligne, et de leur abondante et pittoresque progéniture. Une histoire sans histoire du quotidien avec des joies et des peines, des soucis d'argent, une mère débordée par sa marmaille, le regard poétique et perspicace de l'enfance, les premiers émois adolescents...sauf qu'à dire cela, on trahit le texte, recomposant une banalité que précisément il fait voler en éclats. Eclats de points de vue et de perceptions propres à chacun des membres de cette étrange famille, où tout le monde s'appelle du même nom mais dont le roman restitue l'image sans dialogue, en une juxtaposition de paroles intérieures exprimant à la fois l'unité familiale et la solitude de chacun de ses membres.

Une solitude légère cependant. Traversée par la fantaisie et la tendresse. Car on s'aime dans la famille Aimé. On se tiraille, on souffre chacun à sa manière, mais on s'aime. Dans la pagaille, le désordre, la drôlerie aussi. Dans un festival langagier d'où naît la jubilation. Dans ce texte, la langue jubile, joue à buter sur les mots, à en composer, à se mélanger les phrases, usant du glissement de sens, de l'analogie, du paralogisme avec une feinte naïveté. La maladie d'Alzheimer devient celle d'Eisenhower, le préventorium funérarium tandis que les tons se mêlent dans un univers où se joignent fantaisie poétique, acuité de la vision et richesse de la sensation. « J'ai une lumière bizarre dans les yeux et qui tremble comme une route au soleil. Les fleurs au mur sont pleines de taches et tremblent aussi, je voudrais partir sur le cheval du papier mais je n'y arrive pas. Je crois que je vais pleurer. Oh la miss chiale, oh la miss chiale! On ne peut pas être tranquille, si j'étais fille unique, je n'aurais pas mal au cœur. » dit l'une des filles. « J'aurais voulu être un œuf pour sortir plus vite » dit Aimée 4ème qui se sent coupable de la fatigue de sa mère « Si ma mère était une poule, je ne l'aurais pas griffée. Au lieu de ça j'avais pleins de bras et de mains qui raccrochaient et une grosse tête qui ne voulait pas sortir. Maintenant j'ai trop de choses dans cette tête et ça fait mal ».

On le voit, l'essentiel se dit de biais, sous le masque de la drôlerie expressive, de la vraie/fausse maladresse enfantine qui révèle que le roi est nu. C'est ainsi que se parle le monde à travers le regard d'enfance, que le livre restitue bien dans sa dualité, à la fois rêveur et cru, dans une langue imagée, charnelle. Une langue qui vit, galope, joue de la nuance et de la rudesse, parcourt ses gammes avec toujours, même dans la gravité, un quelque chose de léger, d'aisé, d'aimant.

La mort de la mère clôt le texte. Narrée avec une brusquerie pudique. Celle de la mère : « Le dernier soir je lui ai dit T'as vu, parce qu'il m'avait débranchée. Et Laisse moi, parce que je ne voulais pas qu'il me voit mourir, il n'a jamais aimé les émotions ». Celle des enfants qui ont « hurlé pendant trente jours » et qui s'enterrent jusqu'au cou dans le champ de patates : « Aimée 2 est restée très longtemps pour voir quand les asticots viendraient la manger. Elle est restée trente jours sous la terre. Elle a attrapé un rhume et était toute humide mais les asticots ne l'ont pas bouffée parce qu'elle est vivante, ils ne mangent que les morts qui ne peuvent plus se défendre, c'est Aimée 4ème qui l'a dit. Elle dit aussi qu'on plastifie les morts pour qu'ils ne s'abîment pas, que si on veut, on peut donner son corps à la science pour qu'il soit plastifié. Après on l'expose. Beaucoup de gens font la queue pendant des heures pour venir le voir, on est célèbre et on ne meurt jamais puisque les asticots n'aiment pas le plastique. Aimée 2ème s'est enfin trouvé un destin : elle va donner son corps à la science ». Et l'aînée de conclure « j'ai décidé que plus tard je ferai toujours l'amour pour ne plus penser aux morts, ni aux assiettes sales et à la poussière de Chère Aimée (la mère). J'aurai toujours un pénis dur et doux à côté de moi et je ne penserai qu'à ça. Le reste, c'est trop triste ».

Tout au long du livre, sous la fraîcheur libre, inventive de l'enfance s'insinue le tragique des destinées à travers la fêlure, que l'auteure fait vibrer en chacun des protagonistes, notamment dans le personnage sensible et attachant de la mère. Mais ce tragique est emporté, balayé par l'énergie du livre. Livre triste et gai comme la vie, mais accordé à elle, pris dans un élan de vitalité tonique et de tendresse joueuse, teinté d'une magie qui perdure et nimbe le réel de son aura.

Dans le second roman, *Vies parallèles*, le regard est devenu adulte. Il se tourne avec nostalgie vers le passé d'où ressurgissent les fragments d'une insouciance perdue, où résonne le lointain et joyeux désordre d'un autrefois à la fois magnifié

et désenchanté par la distance. Le temps du récit est cadré, minuté, découpé en séquences courtes qui scandent une seule journée, un dimanche en famille au bord de l'eau, comme si la narratrice se penchait sur une photo, où le temps s'est figé. Là, à la différence du premier texte, une voix a émergé qui dit « je », relègue les autres figures au second plan et reflète le monde à travers le prisme de sa vision.

Qui n'a pas lu le roman précédent n'entre pas moins aussi évidemment dans ce texte que le lecteur qui reconnaît le père pêcheur à la ligne, l'épisode de la mort de la mère, la fratrie. Mais l'atmosphère a changé. Dans ces vies parallèles, qu'une fois les enfants grandis chacun poursuit de son côté, plus de place pour la fusion brouillonne. L'enfance est finie, la famille séparée. Le père est remarié et sa nouvelle femme ne s'intègre pas à la tribu. Chacun vaque à ses affaires, vit sa vie, dont on ne sait pas grand chose. Il y a des enfants, les fillettes vives qui réincarnent l'enfance des adultes, il y a des maris comme celui que la narratrice nomme son « homme » mais très peu est dit de tout cela, l'attention se concentre sur la narratrice et sur le père.

De beaux portraits de ce dernier le montrent lointain et familier, dans sa rêverie de pêcheur à la ligne - « Bientôt Pa n'est plus qu'un petit homme de plomb vert et mauve courbé sur la trajectoire de son bouchon et de sa vie ». A travers lui, la narratrice dit d'abord l'irréversible du temps, la perte d'une unité brisée, dont la dispersion est symboliquement incarnée par le partage de la vaisselle de la mère. Elle explore aussi, tressé aux émotions, aux menus événements de cette journée ordinaire, la période de son adolescence. Et entrent en même temps dans le roman une analyse du rapport père/fille et une réalité plus précise. Le père et la mère instituteurs, le décor de l'école de campagne puis de l'Ecole Normale, où, joliment, à travers les récits du père, la fillette croit rencontrer le théâtre, le pensionnat, le passage ingrat à l'âge adulte, les premières expériences du désir et de l'affirmation de soi, quand s'écarte peu à peu la jeune fille de ce que ses parents voulaient qu'elle soit pour aller à la découverte d'elle-même. La parole, qui, dans La Famille Aimé, tenait sa force de son immédiateté, de son impulsivité émotionnelle, se fait ici plus analytique, introspective. Un personnage central a émergé, qui porte sur le passé un regard toujours teinté d'ironie et de tendresse mais plus mélancolique en même temps que plus inquisiteur. Sur cette journée de retrouvailles familiales plane ce quelque chose d'unique et de commun à toutes qui nous la rend familière.

Et c'est ce goût doux amer du temps révolu qui est redonné avec justesse par une langue sensible jouant à la fois de la familiarité du ton et d'un subtil éventail de sensations. L'ironie traverse le texte tantôt ombrée de tendresse « Pa est une énigme finalement, une énigme de militant associatif », tantôt plus acérée « l'inconvénient quand on vit vieux, c'est qu'on voit beaucoup de morts... » « Un cog chante sur le fumier, Man comprend tout de suite que le monde est divisé en deux : d'un côté les riches qui ont tout sans rien faire, de l'autre les pauvres, qui n'ont rien en trimant. », tantôt dissimulant pudiquement la gravité du propos sous la légèreté de ton : « ils s'aiment et me font. C'est beaucoup pour moi. », « Pa se profile sur ce miroir sans tain comme les peupliers qui peuplent l'étang. Il pêche pour l'éternité dans le gris argent de l'eau comme dans celui des yeux de Man ». Quand il n'y a plus de mots « à hauteur du chagrin » comme l'écrit joliment Nicole Sigal, la langue joue avec eux, avec leur musique, avec une manière de restituer la part de silence qui est au cœur des êtres : « après le passage à vaches, il fait plus frais et l'émeraude des feuillages apaise la crudité du ciel. Voyageurs revenus de régions hasardeuses, nous nous taisons ».

A cet effleurement qui capte la fragilité fait pendant un parti pris sans concession décortiquant relations et sentiments. Dans leur complexité. Dans leur ambivalence. Et c'est dans ce mélange du trait aigu et de la touche effacée que s'insinue la séduction de ce texte en équilibre instable dans le temps, comme suspendu entre présent et passé, entre le sentiment de la dureté de la vie et celui de son goût irremplaçable, posé l'espace d'un instant sur un présent précaire tendu entre les deux gouffres du passé et de l'avenir.

Avec Enfer à domicile, qui vient de paraître, on change radicalement de tonalité. Se retrouve certes la narratrice des Vies parallèles accompagnée de ses figures familières - celle de la mère ou de la grand-mère trompée par son volage époux, qui font lointainement écho en miroir (l'aïeule mal aimée) ou en opposition (la mère aimée) au destin malheureux du personnage principal-, mais on a quitté l'univers familial pour celui du couple et de son désastre.

Car le récit est celui d'un désastre. Celui d'une relation à sens unique, où la narratrice se débat dans une mélodramatique histoire d'amour sans issue, qui s'enfonce dans le pire. L'habileté de l'auteur est, ici, de dédoubler la narration entre un « moi » dénommé « Moï » qui s'abandonne à la liquéfaction des amours

malheureuses et un regard extérieur introspectif et lucide qui se dissèque soi-même et met à nu les ressorts de cette relation dépendante et sado-masochiste illustrant le constat de Bataille sur « l'amour considéré comme une forme de torture ».

Ce dédoublement construit le livre et, avec lui, le lecteur oscille entre l'indignation devant la muflerie brutale de l'amant-bourreau, la pitié pour la souffrance de l'héroïne et l'agacement aussi que provoque cette victime, dont l'auteure met en scène la torture psychique sur le mode d'une exagération baroque, où le tragique côtoie le bouffon. Emouvante dans sa détresse, mais insupportable aussi dans son amour aveugle, dévorant, acharné à vouloir enfourner l'humanité entière dans la même malédiction comme si l'amour ne pouvait être que misérable ou ennuyeux. Face à la vrille de ce désespoir centripète, qui avalerait le monde dans le vide immense de sa déréliction, la compassion se joint, par instants, à l'envie de fuir ces « amours mal embringuées », comme les nommait Boris Vian, à l'image de l'amant volage qui, lui aussi, ne fait que fuir, ne peut que fuir. Car il y a chez cette femme ravagée une féroce obstination à vouloir forcer à l'amour, qui répond en miroir à la cruauté de son persécuteur.

La relation perverse, où chacun alimente la perversion de l'autre sans mesurer la sienne, est ici quasi cliniquement disséquée. Quoi d'autre que la plainte et le cri devant un égoïsme manipulateur qui accule la délaissée au désespoir et à l'humiliation jusqu'à la folie ? Quoi d'autre que la fuite devant cet amour ventouse dans lequel la délaissée veut aspirer le fuyard ? Piège à deux que le double ne manque pas de souligner : « si tu le harcèles de la sorte pas étonnant qu'il ait toujours un œil sur les aiguilles... ». On est dans l'étouffoir des relations malsaines. Il la fuit, elle le traque, fouillant carnets et poches à la trace d'une « initiale » comme sont surnommées les rivales comptabilisées dans le carnet secret où l'infidèle note ses exploits amoureux, s'anéantissant à la contemplation d'un slip dans une lamentable quête à la fois tragique et grotesque amèrement commentée par le double : « tout ça à cause d'un slip ou d'un tampon périodique me direz-vous, on a la transcendance qu'on peut ». Et c'est cette ironie de la narratrice sur elle-même, qui sauve ce naufrage du naufrage par un constant jeu de facettes.

Le jeu du double « je » – qui est aussi double jeu du « je » – délivre le lecteur de l'asphyxie sentimentale, dans laquelle il le plonge par ailleurs. La déperdition

que l'auteure détaille avec la crudité de langage et le regard sans concession, qui traversent tous ses ouvrages, fait écho en tous à la douleur inévitable de la séparation. Pas seulement celle de l'échec amoureux, que, pareille à l'alcoolique qui fait boire, la délaissée voudrait inhérent à l'amour, mais aussi celle de la mort. Car il n'y a que trois issues pour les amants : ou l'amour meurt avant eux, ou l'un des deux meurt avant ou les deux choisissent une mort en apothéose qui préserve du temps. Et ces trois figures nourrissent également l'écriture de la passion.

C'est la première, celle de la mort de l'amour, qui est ici exposée aux regards, dépiautée avec une minutie obsessionnelle. Comme souvent, l'amour ne meurt pas à la même heure pour les deux amants, si tant est qu'il ait jamais été partagé. Prise au piège d'une douleur/jouissance, dont rien ne peut la déprendre, pas même les injonctions de son double - qu'elle le quitte et qu'on en finisse ! - la mal-aimée s'anéantit dans la plainte et la revendication logorrhéiques. « Laissez-moi m'incarner le temps d'un court proloque avant de disparaître dans la logorrhée de ces deux voix », prévient l'auteure qui va forer tous les recoins de ce ratage/ravage amoureux hurlant de « cris muets » pareils à « un homme qui éteint la lumière pour ne pas te voir jouir, un immense trou noir » et qui « comme celui du peintre Munch, t'ouvre(nt) la bouche et c'est le vide qui s'y enfourne ». L'auteure ne fera grâce de rien ni à son personnage ni au lecteur, fouissant le corps souffrant - car toujours est physique la souffrance amoureuse comme la jouissance - jusqu'aux tréfonds. En contre blason du blason du corps adoré d'autant plus sublime qu'il est inaccessible, se construit, envahissant, celui du corps déchiré.

La torture de la passion s'y décrit avec un luxe de détails physiques et d'images qui en incarnent, au sens propre, le chemin de croix. L'égarement de la souffrance, la jalousie imaginant les rivales dans les mêmes lieux et postures que soi-même, le désir inassouvi, la solitude, la désespérance se parlent « à *corps* et à cris » dans « la chair à vif » qui « s'écoule en liquides de toutes sortes », les joues qui se creusent, les membres qui se défont, les « pleurs de sang », les vomissements, les cauchemars envahis de « charognes puantes », « le corps si endolori » qu'il ne supporte plus aucun contact -« je n'avais plus de sang, plus de seins, plus de fesses, devenue maigre et blanche comme Sainte Thérèse, avec juste des os qui se baladaient un peu partout sous ma peau », « je me nécrosais autour du vide ». Tout est déchirement, combats, agitation convulsive,

« paroles assassines » arrivant « comme des projectiles », inversion de la vie dans une « jouissance dévastatrice » ou un déchirement des entrailles « s'écartelant et accouchant d'une lave incandescente » : « je me retournais comme un gant, toutes mes entrailles et mes muqueuses étaient à nu, ma peau à l'envers, plus rien pour me protéger du dehors... ». Tout est dévastation, écroulement intérieur, avilissement jusqu'à n'être plus qu'une « bête hirsute et hagarde », « saoule et éructante, dont les liquides fermentaient en miasmes pestilentiels. »

Et cet enfer – « du Dante tout craché » commente le double - se déroule dans le huis clos de quatre murs. Dans l'étroitesse d'une cuisine contraignant aux frôlements. Dans la moiteur de la salle de bain. Entre les deux pièces, où dorment séparés les amants désunis. La disproportion entre cette épopée de la souffrance amoureuse qui se déploie sur le champ de bataille du corps avec le même excès, les mêmes emportements, la même démesure que l'assaut de deux armées ennemies et le minuscule réduit où elle se déroule reflète celle de cette tragédie intime qui met en scène une banale histoire d'amour non réciproque comme une catastrophe cosmique. Le balancement entre l'outrance et l'amplification d'un côté, la réduction et le rétrécissement de l'autre, inscrit dans l'écriture même les deux aspects indissociables de cette névrose passionnelle, son emportement révélateur de la démesure de nos pulsions et son insignifiance narcissique.

En contrepoint du corps éviscéré par la douleur passe la silhouette élégante de l'amant, qui s'esquive son sac noir sur l'épaule. À lui l'extérieur, le monde. À elle le confinement domestique. Tout est joué dès cette partition spatiale, qui répartit les rôles. Elle attend, recroquevillée sur elle-même, enfermée dans sa souffrance, lui part, conquérant toujours en marche. La vision de l'aimé oscille entre, d'un côté, une silhouette juste esquissée qui se perd dans un lointain, et, de l'autre, une épaisseur charnelle si proche que le corps n'est plus perçu que fragmenté – les épaules, les « bras forts » « les pectoraux sous son pull marin », le sexe, la peau « je ne pouvais me passer de ses bras, de son odeur, de ses poils... », « je pensais à ses bras pour me serrer, des bras d'acrobate de la vie »—. Entre un corps absent et un corps intériorisé, incorporé au corps de la narratrice, entre trop loin et trop près, entre fantasme et fusion, le corps aimé n'est jamais à bonne distance, jamais accessible. L'imaginaire se substitue au réel dans cet hymne irrépressible à un « homme beau comme un dieu » que sa victime ne peut saisir, aveuglée qu'elle est par un désir et une possessivité, dont la violence et la

frustration anéantissent l'aimé dans un vide aussi immense que celui qu'il creuse en elle par son indifférence.

Dans ce vide démesuré, ce néant du rapport à l'autre, autant annihilé par la folie de la passion que par son absence, se lit à cru l'ambivalence de la relation maître/esclave, où l'amante ne fait qu'attendre « attendre qu'il revienne » dans une passivité seulement apparente car toute entière tendue par la volonté de faire naître en l'autre un désir ou un manque - « attendre qu'il me demande quelque chose, qu'il veuille quelque chose de moi » -. Nous sommes au cœur de cet échange impossible exemplairement incarné par le dealer et le client chez Koltès, le premier essayant de forcer le second à vouloir, à désirer quelque chose de lui, à se reconnaître manquant. Lui concluait sur un métaphysique « il n'y a pas d'amour ». L'amante doloriste d'Enfer à domicile ne peut renoncer à croire au miracle. L'impensable, l'intolérable pour elle est que l'autre n'ait pas de manque. Qu'à son besoin de l'autre, l'autre ne fasse pas écho. « J'aimerais tant qu'il m'aime, qu'il devienne un homme amoureux de moi » s'écrie-t-elle, ajoutant « je sais qu'il en est capable » dans un acte de foi qui relève du religieux. Cette non réciprocité incompréhensible et insupportable, l'auteure l'inscrit dans la chair, opposant le corps flamboyant, plein, indépendant, sans manque du Don Juan au corps troué, manquant, appelant de la femme délaissée. En eux s'incarnent l'injustice de l'amour mais aussi la représentation traditionnelle des deux sexes, où tout est manque du côté femelle. A « l'homme dieu », au « dieu homme » -« dieu ou don juan c'est pareil, deux beaux hommes qui se refusent » - répond la déréliction mystique, la jouissance de la servitude quand la délaissée avoue aimer l'inaccessibilité de son Don Juan, « sa froideur et son indifférence quand il me voit passer en petite culotte rouge à dentelle avec le haut assorti », le contraste des tons et des registres, le heurt de références antagonistes, l'impudeur et l'ironie mêlées plaçant l'héroïne sous le signe de l'éclatement intérieur, de la déperdition sous le poids d'une fatalité qui la dépasse.

Fatalité du roman familial d'abord, où la répétition névrotique rejoue sans fin – « de toute façon, je tombe toujours sur des Don Juan » – les déboires de l'aïeule trompée, figure emblématique de l'amour impossible, mais fatalité de la lignée femelle aussi - « toutes les femmes attendent, à cause de ces neuf mois, où l'on attend que ça pousse » - annoncée par la citation de Lacan mise en exergue : « Qu'est-ce qu'un homme pour une femme ? Son ravage ». C'est

d'ailleurs au refus de cette destinée féminine, que la narratrice attribue ses déboires: « j'ai refusé cette malédiction, c'est à partir de là que nous sommes devenus deux incompréhensions ». Mais la voix du double invite aussi à d'autres lectures de cette passivité victimaire qui se met elle-même en situation d'attirer inévitablement à elle des persécuteurs – « t'es une vraie cloche Moï, une proie de choix, t'as déjà vu une souris dans les pattes d'un chat (...) tu lui donnes un droit de vie et de mort sur toi, il se prend pour dieu, comme Sainte Thérèse il t'envoie en l'air sans te prévenir... » –. Le fiasco d'un voyage en Italie – construit en antithèse du cliché – donne à l'orée du récit une mise en abyme de ce dernier, où se déchirent une amoureuse extatique et un homme agacé par cette adoration aveugle, tous deux aussi solitaires l'un que l'autre.

Le constat lucide du double, qui fait pendant à la dilution physique et psychique de la délaissée, le dit, mêlant l'ironie parfois grinçante au piquant du jeu (je) de mots / jeu (je) de maux auquel l'auteure se livre : « dès le début, j'étais la fille en pleurs à défaut d'être la jeune fille en fleurs », « j'étais fiancée à Don Juan, il partait pour des expéditions lointaines relever la température au pôle nord ou voir un match de foot au café du coin et je ne le revoyais que deux ans plus tard, il emmenait toujours une femme dans ses voyages mais elle ne tenait pas le coup, pas aussi longtemps que moi, elle ne supportait pas les conditions climatiques ou le foot. ». Dans ce duo où s'imbriquent la plainte déchirante et son commentaire, le pathétique est mis à distance par l'écriture. Les rêveries de midinette du personnage qui veut croire au « piège de ses bras musclés, quand il me fait plein de promesses, qu'il m'aime, que j'aurai chaud l'hiver à la campagne et qu'il n'y aura plus de loirs au grenier, qu'il m'attendra s'il le faut, qu'on fera un voyage en Australie et qu'on n'ira plus jamais chez ses parents, que je suis celle qu'il attendait et qu'on va se marier... » sont ainsi à la fois exaltées et moquées.

De la même manière, la parodie du conte de fée dit l'amertume de la déception: « Je n'étais pas mal dans le rôle de la bête hirsute et hagarde, j'entendais Le Beau me dire Tu pue, t'es sale et moche mais je t'aime telle que tu es et je vais t'aimer si fort que tu seras une princesse belle, propre et sans odeurs ». Et la voix du double renchérit : « tu n'as aucun pouvoir de le transformer en prince s'il ne le souhaite pas ». L'enchantement (ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...) vire au cauchemar et s'inverse dans la grossesse tératologique d'une femme enceinte du « polichinelle pourri » d'une altérité parasite : « tout mon

intérieur squatté par sa honte, c'était ça le tératome, dont il m'avait engrossée, un avorton plein d'écailles et de griffes qui me labourait les entrailles... ». Et cette figure de l'inversion, récurrente dans le livre, débouche tantôt sur la monstruosité du carnage intérieur, tantôt, elle aussi, sur la cassure ironique quand l'idolâtrie inverse l'élan mystique et, qu'en un grinçant raccourci, la sanctification se compte en kilos perdus - « perdre dix kilos sous ses yeux en quelques semaines, se sentir devenir sainte en devenant tellement légère, une sainte qu'il sera obligée d'adorer, il ne pourra plus faire autrement »-. Tout est donné de la passion au sens christique, du ravissement de la douleur, de la vocation de martyr à laquelle consent la mal-aimée, dans cette fureur à forcer l'autre à l'amour, toute la vie occupée à « penser à tout ce qu'elle allait faire pour qu'il l'adore » pour « arriver enfin à se faire aimer de cet homme lointain, qu'il accoure à (moi) elle comme un fiancé de cantique... ». Obsession quasi maniaque, inévitablement vaine car aussi prisonnière d'elle-même et de représentations figées que l'égocentrisme séducteur de l'infidèle comme le souligne la voix du double : « Comme Sainte Thérèse je pensais que la profondeur de l'amour se mesure à l'intensité des douleurs qu'il provoque, je l'aimais vraiment puisque je souffrais vraiment ».

Le livre entier joue de ce balancement entre le témoignage pris dans la passion et le mouvement vers un point de vue qui la surplombe comme il joue au grand écart entre le trivial et le sublime (« l'imagination ne fait pas le tri, elle s'arrête aussi bien sur le grandiose que sur le trivial ») incrustant dans le texte les mots mêmes de Sainte Thérèse - « ce n'est plus moi qui vis, vous seul ô mon adorable, vivez dans mon âme » – et concluant l'extase mystique par « des yeux rouges, un nez violet et des joues couperosées ». Ulysse, Pénélope, le Cyclope et autres figures mythologiques sont convoquées au chevet de la douloureuse éplorée en même temps que les slips, la vaisselle, la petite table de cuisine, la tasse de café, la cigarette roulée près de l'évier, les compléments alimentaires ingérés par un Don Juan « beau comme le dieu du plafond de la Sixtine » et encombré de manies domestiques. Le mythe et le vocabulaire de la tragédie sont pétris au quotidien, à la familiarité, à la vulgarité dans laquelle sombre cet « engrenage fatal » d'un « amour à temps partiel » fait d'une « cruelle alternance » où « plus il la faisait chialer, plus elle redoublait d'efforts pour être aimée », où l'« Ulysse campagnard » lâche des « Ta gueule! » et « je t'emmerde » sifflotant sous la douche « comme un rossignol hargneux et tandis qu'il s'empoigne le sexe pour le savonner, elle reconnaît l'oiseau

de mauvais augure et ses projets funestes au sifflement obscène ». Ce mélange de tons fait entendre à la fois la complexité du personnage et la spécificité d'une écriture qui en même temps adhère à ce qu'elle narre et s'en distancie: « main dans la main, sexe dans sexe, yeux dans les yeux, langue dans la bouche, un orifice ou une cavité toujours prêts à enclaver, phagocyter, une saillie toujours prête à boucher, colmater, cicatriser une blessure originelle, deux chiens collés par le derrière tirant frénétiquement chacun de leur côté en attendant le seau d'eau froide qu'on va pudiquement leur jeter, c'est pathétique, pourtant quand j'apercevais son sexe dans la salle de bain, un élan incoercible, une sorte d'appel d'air m'aspirait malgré moi, ma peau se propulsait contre la sienne, tout mon intérieur giclait hors de moi pour aller se coller à lui... »

Tout le livre est sur ce fil qui suit pas à pas la descente aux enfers d'une femme, dont la parole explose « avec une énergie titanesque » en « des cris de poissonnière entrecoupés de grommellements impudiques » tout en désossant la manipulation perverse du bourreau et le mécanisme qui lui enchaîne sa victime, explorant jusqu'au bout une des figures du rapport amoureux, que l'allusion finale aux femmes battues, rend encore plus dérangeante. Car, comme un leitmotiv, reviennent sinon les coups, du moins les violences verbales, ces « Ta gueule connasse » et autres « ça m'en touche une sans faire bouger l'autre » qui émaillent le propos de cet amant décrit par ailleurs comme brillant et raffiné. A être réduite à quelques expressions, quelques scènes, la violence n'en devient que plus concentrée, plus incompréhensible encore puisque jamais le point de vue de l'autre n'est présent, que toujours on ne le percoit qu'à travers l'amour/haine addictif de sa victime, y compris à la fin du roman où, là seulement, l'analyse le dévoile davantage, révélant son enfance trouble, ses chantages au suicide, redonnant épaisseur au personnage, tentant encore de le saisir dans des mots à défaut de l'avoir retenu entre des bras, mais livrant aussi clefs de lecture partielles de l'attitude des deux protagonistes.

Plus de place ici pour la tendresse et la poésie qui coloraient les deux autres textes. L'amour névrotique n'est pas poétique. Mais sa description clinique peut cruellement atteindre au sommet du terrible de la cruauté quand la victime suscite la même ambivalence que l'infidèle tant est rendue insupportable sa déréliction, tant joue la narratrice tantôt à s'y complaire, tantôt à s'en distancer avec une ironie vis-à-vis d'elle-même et une mise à mort symbolique de son amant

aussi implacables que l'indifférence de ce dernier et la perversion manipulatrice qu'elle lui prête. Que le lecteur se reconnaisse dans ce calvaire ou qu'il échappe au « régiment des mal aimés », qu'il adhère à ce réquisitoire et à la fable morale qu'esquisse le double épilogue ou lui préfère l'aporie d'une insaisissable vérité creusée par le mouvement de l'écriture, il lui est impossible de rester indifférent, pris au double piège d'une douleur qui sourd continûment et de la froideur d'une dissection dans cet aveuglement lucide qui donne sa tonalité tragique à une parole écartelée entre pulsion et distance.

Le constat de l'impuissance de la raison face aux maelströms passionnels est ici exploré et exploité jusqu'au bout. Les deux voix disent la dissociation quasi schizophrène d'une conscience de la folie passionnelle, qui n'a pas davantage de prise sur cette dernière que celle de mourir sur l'inéluctable de la mort. La littérature ne cesse de dire et redire ce paradoxe d'un esprit tout aussi impuissant à gouverner la passion qu'elle-même est impuissante à l'aveugler. Le déchirement entre d'un côté l'emportement des sens, la violence de l'arbitraire du désir et du sentiment amoureux, et, de l'autre, le besoin tout aussi irrépressible de trouver raison à la déraison, l'incapacité des mots à épuiser le mystère de soi et de l'autre, le déséguilibre et l'ambiguïté d'une parole qui à la fois se tient et s'échappe à elle-même, font que ce procès-verbal d'une union ratée, cette déploration accusatrice d'une amante maltraitée incarne, à sa manière, l'énigme qu'au final nous demeurons pour l'autre et nous-mêmes. « On aurait dit que chacun mettait l'autre en danger de vie » écrit l'auteure, désignant le point de fuite du livre, ce bout du bout où la logique s'arrête au seuil de la complexité de l'être traversé de paradoxes et de contradictions - on se suicide aussi par peur de la mort -, où le trépan de l'analyse se perd dans des abysses, où l'explicitation de nos actes n'en épuise jamais l'énigme.

A la traversée de ces trois romans, s'imagine aisément comment aurait pu s'élaborer une saga familiale décrivant les destins croisés des cinq enfants du couple des Aimé. Ici, la saga tourne court, se perd dans la nostalgie puis dans la désillusion d'une histoire individuelle, qui n'a plus que soi pour protagoniste. Il n'y a plus d'histoire familiale ou collective, dont les possibles se défont, mais seulement la mélancolie de paradis perdus ou inaccessibles, le ressassement de l'amour malheureux, le passage de l'indistinction fusionnelle de la tribu des

« Aimé » à la solitude individuelle d'un moi aussi isolé par son enfer intérieur que, par le tréma, l'ultime lettre du nom de « Moï » dont il se baptise. L'histoire minuscule de chacun reflète la grande Histoire qui la malaxe. Et ce sont, au disparate, au déchirement d'une écriture usant de ruptures et de conflits de registres autant de voix qui se heurtent sur la scène d'une conscience éclatée.

Le théâtre du roman

Cette écriture à plusieurs voix donne à ces trois textes pleinement romanesques, une sorte de théâtralité, alimentée sans doute par l'engagement de l'auteure dans cet art et qui le prête à la narratrice. L'écriture en témoigne, qui inscrit en elle-même conflits et tensions, mais aussi la construction romanesque. Une suite de monologues dans *La Famille Aimé*. Un point de vue unique découpé en courtes scènes dans *Vie parallèles*, qui opte en outre pour une unité de temps (une seule journée), une unité de lieu (dimanche au bord de l'eau) et un resserrement minimaliste de l'action même si le propos est traversé de retours arrière. Enfin, *Enfer à domicile* plonge dans le monologue intérieur – presque la tirade avec ses voix alternées – d'un enfermement dans la prison d'un espace à deux, dont la disposition dessine la scénographie du drame: les deux chambres séparées, témoins de la douleur et de l'abandon, et l'espace commun d'une étroitesse devenue symbolique de l'invivable du rapport à deux confiné dans un appartement dont la division reflète celle du couple.

Derrière ces espaces scéniques délimités, les coulisses...Et peut se nommer ainsi, tout cet ailleurs, tout ce non dit qui enveloppe l'écriture. Car là est aussi une de ses constantes. Du premier au troisième livre se conjugue une même façon de ne pas dire, de laisser des zones obscures, de cacher des parties de l'histoire en coulisses qui relève d'une construction dramatique. Finalement, on ne sait pas grand chose des « Aimé ». Rien n'inscrit vraiment la famille dans la réalité. Que fait le père à part pêcher ? De l'enfermement de la mère, on n'en sait peu. Peu de décor et peu de présence des autres, hormis l'esquisse d'une vie de village, d'où émerge le soupirant de Grande Aimée. Ce qui est privilégié c'est un aspect de chacun, la naissance de la sexualité chez l'une, la manie de se percher dans les arbres chez l'autre, la rêverie de la rivière chez le père. De même, dans *Vie parallèles*, où, à côté des figurants que sont les membres de la famille, se dessine à travers le propos de la narratrice le trio du père, de la mère

et d'elle-même. Et, alors même qu'*Enfer à domicile* semble vouloir aller au bout d'une introspection douloureuse, du caché demeure. Cet infidèle, qui part on ne sait où, vers on ne sait laquelle de ses « initiales » qui est-il vraiment ? Que pense-t-il, que vit-il de son point de vue ? Quel secret se cache en lui et dans sa famille ? Quelle blessure se cache en elle, qui lui fasse confondre douleur et jouissance, amour et asservissement ? Comment leur histoire en est-elle venue là ? Tout n'est pas dit. Des événements se sont passés ou se passent ailleurs, dont ne sont que données les traces ou suggérées les conséquences.

L'auteure travaille en gros plan sur fond flou. Le décor est rapidement planté par quelques objets symboliques comme sur un plateau (l'armoire et les pommes de terre dans *La famille Aimé*, le décor impressionniste d'un déjeuner au bord de l'eau dans *Vies parallèles*, la petite table de cuisine et les linges intimes – draps, sous-vêtements... – dans *Enfer à domicile* et les personnages sont nettement dessinés à peu de traits. C'est la parole qui les fouille, les épaissit, les nuance, la leur propre dans le premier livre, celle d'une narratrice omniprésente ensuite. Alliant exagération et brièveté, l'écriture grossit certains traits, en efface d'autres. Aux côtés du constat clinicien qui éclaire violemment de son projecteur certaines zones du récit ou de la personnalité des personnages, d'autres demeurent dans l'ombre, dans l'imprécis, l'incertain suscitant des interrogations, introduisant perspectives et profondeurs, nuançant voire modifiant le point de vue privilégié. On peut interpréter très différemment les rapports fusionnels de la famille Aimé ou la plainte victimaire du personnage d'*Enfer à domicile*. Le lecteur est à la fois pris dans un filet serré et laissé libre de combler le non-dit.

Ce sont, là, deux pôles apparemment antithétiques de cette écriture qui travaille l'émotion à la fois par la surenchère et le recul ou le retrait. Le terme d'émotion y est d'abord à prendre dans son sens étymologique d' « emovere », de mettre en mouvement. Le lecteur est entraîné dans un jeu de forces qui le remue, qui provoque en lui une réaction, différente d'ailleurs selon sa sensibilité, son histoire mais qui le fait mouvoir, l'émeut au sens propre. Quelque chose se déroule, une comédie, un drame, des scènes de vie ordinaire semblables ou non à ceux que nous vivons, mais qui ébranle de soubresauts le quotidien, plonge dans l'organique et le sexuel de la « viande », fouille le clair-obscur de l'intimité.

Les personnages croqués d'un trait incisif dans une manie, un trait de caractère, une manière de parler, une silhouette physique, un cliché (le père et

sa pêche à la ligne. La mère, séduisante et ambiguë avec sa folie convertie en dépression chronique, le bel amant cruel beau comme un dieu etc.) possèdent suffisamment de netteté pour être fortement présents et suffisamment d'ombre pour se laisser habiter. Ils tiennent d'un rôle que nous avons ou aurions pu jouer parce qu'il nous est proche ou pourrions jouer à jouer justement parce qu'il est loin de nous. Ils nous entraînent sur la scène de leur histoire sans se dévoiler en entier, laissant au retrait des mots, à leurs grands écarts, se poursuivre un dialogue que le livre ne clôt pas.

Une écriture cathartique

Il demeure ainsi du « jeu » dans les rouages et une possibilité de jeu entre le lecteur et le livre. Et c'est dans cet interstice, d'ampleur variable mais toujours présent, que se situe l'ambiguïté de ces textes. Quel est exactement leur statut ? Romanesque et autobiographique se mêlent d'évidence, mais un roman n'est pas un récit de vie et aussi fort qu'il s'enracine dans cette dernière, il s'en détache par l'écriture, dont on ne peut éviter de questionner les ressorts.

De façon plus discrète ou plus évidente suivant les textes (plus indirecte dans La Famille Aimé, plus insistante dans ce qui peut se lire aussi comme un journal de cure de désintoxication amoureuse), le travail d'écriture a fonction cathartique - le théâtre encore...-. Il est manière à la fois de convoquer la réalité, seulement saisissable à être dite et d'en exorciser la fascination, le regret ou la douleur. Le lecteur est entraîné dans ce cheminement qui, de l'enfance au désastre amoureux, déplie une intériorité avec ses motifs récurrents, ses obsessions, son inattendu, sa fatalité aussi. C'est dans les décalages d'une écriture à mi chemin entre l'adhésion émotionnelle et la distance, dans la quête d'inventivité d'une parole dépareillée, cousue d'étoffes disparates, que se trouve la singularité d'une sensibilité, d'un point de vue, d'une manière. Et il y a une manière propre à Nicole Sigal de dire son monde. Une manière lucide et exacerbée d'écorchée vive qui, dans la tendresse comme dans la fureur, se confronte au langage. C'est dans ce lieu fictif construit par l'écriture que se cautérisent les douleurs, que se réconcilient la chair et l'esprit écartelés, que se déposent ensemble raisons et déraisons, pulsion vitale et pente morbide, douceur et cruauté de la vie, que se dissocient et se fondent réalité et fiction.

CLAUDE BER, Janvier 2009



the state of the s	Romans
ENFER À DOMICILE	
	ÉDITIONS DE L'AMANDIER , 2 009
VIES PARALLÈLES	
	ÉDITIONS DE L'AMANDIER, 2006
LA FAMILLE AIMÉ	
	ÉDITIONS DE L'AMANDIER, 2004
SANS CHIEN	
	ÉDITIONS DENOËL, 2000
	Théâtre
VOYAGE EN CAUCHEMANCE	
	ALNA ÉDITEUR, 2008
SANS LUI	
	ALNA ÉDITEUR, 2008
SUR LE CHEMIN DE L'AMUR	
	ÉDITIONS DE L'AMANDIER, 2006
REPAS DOMINICAL	
IN « LE PEEP SHOW THÉÂTRE »	ÉDITIONS DE L'AMANDIER , 2004
REMUE-MÉNAGE	
	ÉDITIONS CRATER, 2003
M A N - M A N	
	ÉDITIONS CRATER, 2002
	Littérature jeunesse
LES ENFANTS ARC-EN-CIEL	
	ÉDITIONS LA FONTAINE, 2006



Extrait "Souvent j'attendais, c'est ce que je fais de mieux, attendre, attendre qu'il revienne de son expédition polaire ou du café du coin, c'était aussi loin finalement, attendre qu'il me demande quelque chose, qu'il

un type qui vous dit Ta gueule connasse

veuille quelque chose de moi

attendre qu'il rentre, sursauter et me sentir vivre à chaque roulement de l'ascenseur, ma grand-mère c'était le dernier bus, on attendait mon grand-père avant de se coucher, à chaque passage d'un bus on accourait à la fenêtre, puis le dernier passait, tout le désespoir de ma grand-mère nous faisait frémir, nous courions nous coucher en grelottant dans la chambre unique où mon grand-père ne viendrait plus, cette nuit en tout cas

toutes les femmes attendent, à cause de ces neuf mois où l'on attend que ça pousse, j'ai refusé cette malédiction, c'est à partir de là que nous sommes devenus deux incompréhensions, je ne voulais plus être la fiancée inassouvie de Don Juan »





Extrait Deux

« Tes efforts désespérés pour obtenir l'amour de celui qui est incapable d'en donner sont pathétiques, Moï, tu vas y

laisser ta peau, elle se recouvre de boutons pour l'éloigner, et toi tu n'as de cesse de mettre des petites culottes rouges pour qu'il vienne t'encorner, c'est de l'apostolat amoureux, Sainte Thérèse était nue sous sa robe afin que le seigneur la pénètre en coup de vent, la bure lui grattait ses petites fesses rondes et ses seins d'adolescente, enfin ce qu'il en restait après tous ses régimes amaigrissants, Dieu la laissait sur le carreau de la dalle froide de la chapelle ou du réfectoire, son brûlant désir de le voir la consumait, il était déjà reparti sans même lui laisser la douceur d'une image de ce corps d'homme dessiné au plafond par Michel Ange, un vide absolu l'envahissait, ses os se séparaient et se déboîtaient, tout son corps se disloquait, elle perdait le pouls et quelques kilos

quel ravissement, une seconde de cette extase vaut toute une vie de conjugalité rassurante, perdre dix kilos sous ses yeux en quelques semaines, se sentir devenir sainte en devenant tellement légère, une sainte qu'il sera obligé d'adorer, il ne pourra plus faire autrement »

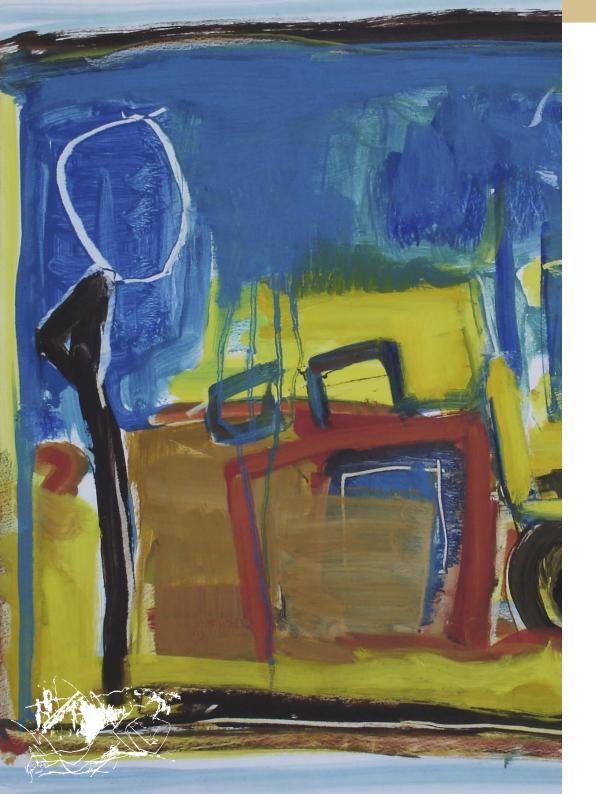




Extrait Trois

"Comment ne pas être en larmes quand on t'aspire les entrailles avec une ventouse et que tes seins se

transforment en calcaire parce qu'il est au lit avec une autre dans ta maison, dans ton lit avec l'autre sur ton oreiller, au lieu de me voir sur l'oreiller d'à côté, de me regarder dormir comme les loirs du grenier, c'est l'autre qu'il voit, qu'il sent, l'abandon d'une autre sur mon oreiller qui provoque son érection matinale, peut-être qu'il était à ma place et qu'il l'avait mise sur son oreiller, dernier soubresaut d'attention, ou bien ils étaient sur le même oreiller c'est encore pire, dans notre chambre avec mes mouches mortes autour de la lucarne et ma chaise près du radiateur où je réchauffe mon pyjama le soir, mon air empli du parfum de la lavande qui sèche sur la poutre, qu'elle respire, et mon plancher qu'elle a fait craquer aux mêmes endroits que moi sur lequel elle posait des pieds nus, tout ce qui était à moi, tout ce qui était moi, elle a bu dans mon bol, avec ma théière, mangé dans mes assiettes et léché ma fourchette, elle a ouvert le buffet et elle a vu comment je mets les petits plats dans les grands et les fresques que j'ai dessinées sur les portes, elle a regardé des photos de moi sur la vitre du buffet, elle sait qui je suis comment je suis faite moi non, elle a vu mes peintures accrochées au mur, elle a incrusté ses fesses dans les gros coussins de plume du divan, elle a pris ma place partout, dans la voiture à côté de lui, sur le pas de la porte, dans les w.c., dans l'escalier, sous la pomme de douche, elle a vu ce que j'ai écrit à la craie sur l'ardoise de la petite cuisine, elle m'a chassée de partout, il l'a mise à ma place, je n'existais plus, je n'avais plus de sang, plus de seins, plus de fesses, devenue légère et blanche comme Sainte Thérèse, avec juste des os qui se baladaient un peu partout sous ma peau



Extrait Quatre

« S'asseoir sur le bord d'une fontaine, qu'il me serre entre ses jambes, mais il fait toujours trop chaud, je

suis trop lourde, on n'a pas le temps les musées ferment tôt, je me donnais beaucoup de mal à cambrer mon ventre et mes seins vers ses pectoraux, il avait toujours un geste ou un mot pour m'éloigner, je rentrais dans ma coquille et j'apercevais tout Rome et ses alentours à travers un écran de larmes invisibles, comme un mirage dans la touffeur du désert les collines se gondolaient, les statues vacillaient, les terrasses ondulaient, petit à petit l'écran s'opacifiait, je n'y voyais plus que les tremblements de mon futur effondrement, j'avais préparé longuement ce voyage pour ne rien voir que la fille en pleurs que je connaissais par cœur, plus je me consumais du désir de sa présence plus il remontait au plafond de la Sixtine, je me surprenais à rêver que ce dieu musclé m'offrait un repas de pâtes à l'ombre d'une tonnelle de la piazza Navona, ses angelots ayant été surpris par sa décision ne l'avaient pas suivi dans son prompt déplacement, j'avais pu apercevoir ce qui allait me faire léviter, arriver à distraire dieu de ses préoccupations galactiques au point qu'il en oublie sa pudeur me procurait une jouissance inégalable, quand enfin nous faisions l'amour il me semblait que tous les obstacles disparaissaient, Rome et ses alentours redessinaient leurs contours sur un ciel bleu immaculé, je ne voyais pas comment pouvait se terminer une journée si extatique »





Extrait Cinq "

« Comme Sainte Thérèse je pensais que la profondeur de l'amour se mesure à l'intensité des douleurs qu'il provoque, je

l'aimais vraiment puisque je souffrais vraiment

la douleur comme mètre étalon de l'amour, on ne nous rabâche que ça, de Racine à la collection Arlequin, de Carmen à la Comparsita, nous finissons par admettre qu'elle est une composante naturelle de l'amour, on ne nous montre finalement que des relations infantiles et décevantes où tout le monde se déchire pour rien en son nom et personne n'est capable d'en donner une définition

c'est pourtant ce que tu es en train de décrire

imagine un roman qui raconte une histoire d'amour heureux, l'auteur n'aurait rien à écrire, une histoire sans histoires, des personnages également sans histoires, un ciel sans nuages, même pas pommelé, que des pages blanches ou bleues comme les cieux, et qui pourrait s'identifier à ces êtres puisqu'en général tout le monde est malheureux, sauf le jour du mariage et encore ce sont les femmes qui disent C'était le plus beau jour de ma vie, les hommes on ne sait pas »





Extrait_{Six}

« La nuit était tombée sans son cortège de vieilles femmes édentées et diarrhéiques éclairées par une lune ricanante et complice,

une nuit enveloppante d'un noir très chaud, je m'endormais sans plongeon amnésique et désespéré, lévitant au contraire sur un sommeil rempli de rêves érotiques qui m'assuraient un lendemain langoureux, ça ne durait pas, les vieilles rappliquaient déchiquetant mes songes comme des vautours sur une charogne puante, et puis il fallait rentrer, finalement j'étais toujours chassée d'un paradis, éjectée dans un monde harassant et plein de complications, s'il était là quand j'ouvrais la porte, les premières paroles que je lui adressais n'étaient pas du tout celles que je voulais proférer, lui me répondait sans doute aussi avec des mots qu'il ne voulait pas prononcer, le bénéfice de dix jours à l'air du grand large s'évanouissait dès la seconde où je franchissais le seuil, il ne restait plus rien des sensations que j'avais eues au soleil couchant, nos regards s'évitaient tout en se cherchant, les corps s'agaçaient à se fuir, des paroles assassines arrivaient sur moi comme des projectiles, où était cette paix vivifiante que j'avais osé imaginer dans le crépuscule marin, je déballais ma valise en pleurant et déjà mes joues arrondies par ces quelques jours paisibles se creusaient »





Extrait

« Ça recommençait la petite rumeur qui me coupait en deux et ne me laissait même Sept pas mon rôle de veuve pour recoller les

morceaux, pauvre fille qui ne sait pas ce que sait l'amour, j'ouvrais une bouteille de vin pour la faire taire, j'avais découvert récemment qu'il était plus facile d'attendre en buvant, le temps perdait cette rigidité cadavérique et se gondolait en flash back imaginaires extravagants, je m'amusais bien accoudée au bord de l'évier à l'évocation de toutes ces rencontres amoureuses passées et futures, j'étais la reine de toutes les situations, on m'attendait partout, dans une maison, dans un restaurant, au théâtre, dans un lit, il y avait toujours quelqu'un, sans aucun effort ni complication, surtout au cinquième verre quand la petite rumeur avait disparu alors que je lui criais Ta gueule connasse, j'ai bien ri, je pouvais enfin faire ce que je voulais, crier Ta gueule à volonté comme les égarés dans le métro, c'est moi qui devenais La bête et ceux qui m'aimeraient me transformeraient en princesse, pour l'instant je n'étais pas mal dans le rôle de la bête hirsute et hagarde, j'attendais Le Beau qui me libèrerait de mon sortilège, si je voulais, car je trouvais très agréable d'être une vilaine bête moche à faire peur saoule et éructante, dont les liquides fermentaient en miasmes pestilentiels »



Extrait Huit

« Il marchait beaucoup d'une pièce à l'autre, un arrosoir à la main pour rafraîchir les plantes dont je venais de m'occuper, tout

à coup j'entendais des coups dans la salle de bain, il se débattait avec le coffrage de la baignoire pour aller déboucher le siphon, les portes de la vieille armoire grinçaient, il se changeait, rangeait, reprenait petit à petit possession du lieu dans un mutisme total, traçant nerveusement des chemins qu'il jalonnait de repères sûrs, il régnait un silence morbide qui attendait l'explosion, j'avais l'impression que c'était mon corps qu'on fouillait, violait, explorait pour y laisser une empreinte, la marque d'un territoire, je me recroquevillais de plus en plus autour de ma concentration pour me protéger de cette invasion mais je n'arrivais plus à travailler, refermée sur une boule compacte prête à imploser, j'avais autant d'inspiration qu'un gilet pare-balles »





Extrait Neuf

« La rumeur jetait son huile sur le feu, la cuisine s'embrasait, je ne savais plus à qui s'adressait ma colère, à lui qui

me passait sur le corps et à son silence hostile, ou à moi qui n'avais pas réussi à me taire et à préférer dormir tranquille plutôt que d'avoir raison, ça changeait quoi que j'aie raison, rien, alors je m'en voulais plus qu'à lui, je me manquais de respect en continuant à attendre cet homme invisible, c'était ce qui nourrissait ma violence, quand je devenais lucide ma petite voix du dedans la bouclait, mais plus j'éructais, plus je me répudiais et plus il disait Ta gueule connasse, il allait jusqu'à le chanter sur tous les tons, comme dans un opéra où l'on se met à chanter après le récitatif parce que parler ne suffit plus pour exprimer l'ampleur du drame, vous imaginez Ta gueule connasse avec une voix de ténor dans la bouche d'un homme raffiné, ça me faisait peur, c'était impressionnant que l'on chante alors qu'on aurait dû pleurer, il y avait une indécence démente dans cette dénégation de la réalité, il n'y aurait plus de limites à rien, ses vocalises me glaçaient, je partais me coucher, comme un chien la queue basse je filais doux devant l'abîme ouvert par cette perte de conscience »





Extrait

« La rumeur était en train de raconter l'histoire
à ma place, elle s'essayait au conditionnel
pour faire plus chic tandis que je m'épuisais

à aligner les mots d'un langage châtié pour décrire un mauvais mélodrame, c'était difficile de ne pas tomber dans le roman de gare, comment raconter la folie ordinaire médiocre et mesquine, pas la folie géniale, celle des poètes visionnaires et des illuminés, non celle des faits divers, des crimes passionnels, celle où l'on tue viole dévore découpe et fait cuire, on n'en était pas encore là, quelque chose retenait notre barbarie mais on frôlait le passage à l'acte, certaines limites avaient été franchies, comment raconter sans être vulgaire que l'on trouve un tampon périodique qui ne vous appartient pas dans la poche de celui qu'on aime, ma grand-mère y trouvait les mouchoirs parfumés des secrétaires de mon grand-père, c'était plus romantique, c'est une découverte qui rend dingue et pourtant on est loin de la démence géniale, on a honte après de devenir folle à cause d'un tampon comme un autre vide sa carabine à bout portant sur sa femme parce qu'il ne supporte pas le bruit qu'elle fait en lapant sa soupe, c'est toute une représentation de l'autre comme un danger pour notre vie, il vous a pris quelque chose, il est entré dans les secrets et le corps d'une autre en désertant le votre, et parfois on a envie de tuer si on vous prend quelque chose surtout si cette chose est en vous »





Extrait Onze

« Pourtant il se disait qu'il était fou de quitter une femme comme celle là, une femme dont il écrivait le prénom en entier

dans son cahier et pas seulement l'initiale, une femme exceptionnelle, mais justement il avait du mal à vivre avec une exception, il l'avait enfermée dans une vitrine et maintenant qu'elle voulait en sortir il ne savait pas quoi faire de cet objet rare à portée de main, à part le casser, c'était une femme jetable depuis qu'elle était descendue de son piédestal, tant pis pour elle, si seulement elle était restée la petite mariée en porcelaine à côté du petit marié tout en haut de la pièce montée du repas de noces, il adorait regarder ses grands yeux innocents, il l'aurait changée de place dans la vitrine, puisqu'il l'avait épousée il l'aurait époussetée avec amour, elle avait tout fichu en l'air avec son corps qui réclamait comme un affamé, ses cris qui criaient impudiquement et cette puissance vitale qui lui permettait de tenir une nuit entière avec des pourquoi qui restaient sans réponses, la nuit suivante et toutes les nuits elle aurait continué s'il n'avait pas dit Ta gueule en claquant la porte, peut-être même qu'elle continuait toute seule, je crois que oui, c'était plus fort qu'elle »





Extrait Douze

« Je m'étais encore emballée en exauçant son vœu de silence, OUZE j'espérais le rejoindre, à présent je

m'asseyais tous les matins en face de lui pour prendre le petit déjeuner après une nuit peuplée de rêves harassants qui m'avaient fait errer sans trêve au lieu de me bercer, sans Bonjour, sans Tu as bien dormi , sans aucun de ces mots qui relient à une nouvelle journée je me sentais perdue, il vaquait à la préparation du thé dans une indifférence de mutant, ses gestes se détachaient de son corps pour aller chercher le pain, le faire griller, ses pieds avançaient avant lui pour aller jusqu'au buffet chercher un bol qui lui échappait parfois des mains, il n'était pas encore habitué à voir ses mains se tendre avant lui, le bleu de ses yeux se délavait, il me regardait d'un œil blanc, je ne comprenais pas si c'était une interrogation, une invitation, une condamnation ou un appel au secours, je ne savais pas lire dans les yeux des mutants, je n'arriverais jamais à le rejoindre dans cette adaptation à l'inertie totale, il y avait une grande décision dans son attitude, une décision terrible dont j'attendais le verdict avec anxiété, une décision d'autant plus effrayante qu'il ne la prendrait jamais, c'était ça son pouvoir, me faire prendre cette décision à sa place, je devrais partir à sa place, m'arracher à lui à sa place, séparer nos affaires, nos corps, nos biens »





Extrait Treize

« Elle cherche à dire Les jours rallongent ou La lune est pleine ce soir, mais avec ce sacré cahier elle

n'a pas le temps de regarder le ciel qu'une giclée de phrases grumeleuses et repoussantes comme du dégueulis de poivrot vient éclabousser celui qui est en face d'elle, il porte la main à son front comme s'il voulait se protéger des éclaboussures, un sourire cynique lui fend le visage il dit Je croyais que tu étais calme, elle éclate enfin comme un ciel de charbon dans la touffeur d'une fin de journée, il jubile la petite sainte va se pâmer, dieu tout puissant c'est lui qui commande la foudre, elle voudrait parler des initiales qui sont toujours sur son passage, de l'amour qu'elle imagine autrement qu'une flaque de chagrin dans laquelle on saute à pieds joints, d'eux quand ils se donnaient la main dans les musées, d'un voyage en Australie, de la vie qui peut être très belle quand elle n'est pas dégueulasse, elle voudrait lui demander comment il fait pour se passer d'elle et de son corps en buvant tranquillement son café, mais elle ne trouve aucun mot qui ressemble à ça, c'est ce foutu cahier où l'on parle d'avocat qui est la cause de cette rechute, elle le croyait en train de réfléchir à une vie à deux possible et imaginable, il est en train d'organiser la rupture sans la prévenir »





Extrait Quatorze

« En bref il se réinstallait dans notre vie commune sans moi, je venais aux nouvelles sans

conviction depuis que j'avais lu dans son cahier qu'il répondait n'importe quoi pour avoir la paix, mais mon éviction flagrante et grossière me renvoyait à une solitude infinie, je n'avais pas le choix, c'était l'avocat ou le jeune retraité, la rupture ou être murée vivante, las de son errance douloureuse Don Juan voulait se faire jardinier, en attendant le fameux Festin de pierre il ramasserait des cailloux dans son champ, je voulais vivre avec lui il me proposait de vieillir ensemble, je regrettais les initiales à travers les yeux desquelles je voyais l'homme viril et convoité, il me revenait un Don Juan fatigué et amoureux de la nature, on irait herboriser ensemble main dans la main, il m'apprendrait à reconnaître chaque graminée chaque brin d'herbe, je me dandinerais entre les bouses et nous attendrions le soir en regardant le ciel allumer ses étoiles comme autant de souffles déjà éteints, je voulais me réveiller c'était un cauchemar, non il avait enfin terminé de laver son assiette, son regard bleu provocateur cachait une grande démission, ce morceau de bravoure sonnait l'hallali, il allait se jeter dans les bras de la nature pour qu'elle le console puisque les initiales avaient échoué devant l'ampleur de cette tâche, j'était très triste d'assister à ce gâchis, une cérémonie funèbre où je ne savais plus si j'assistais à son enterrement, au mien ou à celui de notre couple, en général il sortait très vite après ce genre de mise en scène, me laissant seule avec les croquemorts, il aurait réussi à déstabiliser la tour Eiffel »



RENSEIGNEMENTS: JOSIANE HERRY - 01 49 56 27 15 - JOSIANE.HERRY@CG94.FR

CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE, SERVICE ACCOMPAGNEMENT CULTUREL DU TERRITOIRE 01 49 56 27 00

COORDINATION: JOSIANE HERRY, CONSEILLÈRE CULTURELLE

CONCEPTION: DIRECTION DE LA COMMUNICATION DU CONSEIL GÉNÉRAL

TEXTE: CLAUDE BER

DESSINS, LAVIS, HUILE: NICOLE SIGAL

CONCEPTION GRAPHIQUE: GILBERT DURANTON

WWW.CG94.FR, WWW.LECTUREPUBLIQUE94.NET

La collection

OUVRAGES ÉDITÉS

JEAN ÉCHENOZ, LAC, ÉDITIONS DE MINUIT, 1989

MARIE REDONNET, SILSIE, GALLIMARD, 1990

FRANÇOIS SALVAING, UNE VIE DE RECHANGE, FRANÇOIS BOURIN, 1991

VICTOR LLUCH, JOUR DE PIERRE, BELFOND, 1992

MARIE NIMIER, L'HYPNOTISME À LA PORTÉE DE TOUS, GALLIMARD, 1992

BERNARD CHAMBAZ, L'ORGUE DE BARBARIE, SEUIL, 1995

BERNARD LAMARCHE-VADEL, TOUT CASSE, ÉDITIONS GALLIMARD, 1995

MICHEL BESNIER, LA ROSERAIE, FAYARD, 1997

LYDIE SALVAYRE, LA COMPAGNIE DES SPECTRES, SEUIL, 1997- PRIX NOV. 97

JEAN MATELLUS. L'ARCHEVÊQUE. LE TEMPS DES CERISES. 1999

JEAN-BERNARD POUY, 94, LES ÉDITIONS GRENADINE, 2000

RACHID BOUDJEDRA, FASCINATION, ÉDITIONS GRASSET, 2000

NICOLE CALIGARIS. BARNUM DES OMBRES. ÉDITIONS VERTICALES, 2002

JEAN-PIERRE OSTENDE, VOIE EXPRESS, ÉDITIONS GALLIMARD, 2002

JEANNE BENAMEUR, PRÉSENT ? ÉDITIONS DENOËL, 2006

XAVIER BAZOT, CAMPS VOLANTS, ÉDITIONS CHAMP VALLON, 2007

RÉGIS DE SA MOREIRA, MARI ET FEMME, ÉDITIONS AU DIABLE VAUVERT, 2008

PATRICK GOUJON, HIER DERNIER, ÉDITIONS GALLIMARD, 2008

NICOLE SIGAL, ENFER À DOMICILE, ÉDITIONS DE L'AMANDIER, 2009

À PARAÎTRE

PIERRE MICHON, NATHALIE BLAISE, ÉRIC PESSAN

UN ÉCRIVAIN RENCONTRE LE VAL-DE-MARNE

> UNE INITIATIVE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE